

**L'ALPHABET GLAGOLITIQUE  
ET LES ALPHABETS « MISSIONNAIRES »  
DE L'ORIENT ORTHODOXE<sup>a</sup>**

ELENA VLADIMIROVNA UXANOVA

L'histoire de l'alphabet slave fait aujourd'hui l'objet d'un large consensus. Il n'en a toutefois pas toujours été ainsi, comme le montrent les controverses passionnées dont elle fut l'objet durant un siècle et demi. La source de celles-ci était d'abord l'absence de manuscrits contemporains de Cyrille (Constantin) et de Méthode<sup>1</sup>, ainsi que la présence de deux alphabets slaves : l'alphabet glagolitique (dit aussi « glagolite ») et l'alphabet cyrillique. Il y avait aussi une autre source : un texte slave unique en son genre, qui relate la création de l'alphabet : le traité du moine Xrabr<sup>b</sup> intitulé *O*

---

1. Les premiers témoignages épigraphiques en cyrillique datent de 921 (inscription trouvée dans le village de Krepč), de 931 (fragment de céramique de Preslav) et de 943 (inscription de Dobruđan). Cf. « Epigrafika starobălgarska » in *Kirillo-Metodievska enciklopedija*, Sofija, 1985, t. 1, p. 669. Le plus ancien texte manuscrit est un fragment glagolitique du *Missel de Kiev* (ou *Feuillets de Kiev*), daté de la fin du X<sup>e</sup> siècle. Pour une description et une bibliographie succinctes, cf. *Svodnyj katalog slavjano-russkix rukopisnyx knig, xranjaščixsja v SSSR. XI-XIII vv.* [Catalogue collectif des recueils manuscrits slavo-russes conservés en URSS, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles], M., 1984, p. 27-30.

<sup>b</sup> En translittération française courante : Xhrabr ; en translittération allemande : Chrabr. (NDT)

*pis'menax* [Traité des lettres], écrit à la fin du IX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Ce traité nous apprend qu'avant l'invention d'un alphabet propre à leur langue, les Slaves païens usaient « de traits et d'entailles » [чрътами и рѣзами]. Avec l'adoption du christianisme, ils utilisèrent pendant de nombreuses années les alphabets latin et grec, mais, comme dit Xrabr, « bez ustroenija », c'est-à-dire sans système et sans ordre, autrement dit, sans se soucier d'adapter ces alphabets à la notation des sons spécifiques du slave (voyelles nasales, voyelles furtives, consonnes chuintantes, etc.). L'inventeur du système d'écriture spécifiquement slave est désigné par le moine Xrabr et par d'autres sources comme étant le diplomate et savant byzantin Constantin le Philosophe<sup>c</sup> [Konstantin Filosof] († 869)<sup>3</sup>.

Ces données sont admises par l'ensemble des spécialistes contemporains, mais ne laissent pas de susciter de nouvelles controverses. Les deux plus importantes d'entre elles sont :

– Comment interpréter l'information sur l'existence de systèmes d'écriture chez les Slaves avant l'invention de l'alphabet par Constantin ?

– Quel alphabet a inventé Constantin : glagolitique ou cyrillique ?

Les « traits et les entailles » dont parle Xrabr sont, dans le passage considéré, les compléments de deux verbes à la 3<sup>ème</sup> personne du pluriel de l'imparfait, coordonnés par la conjonction *i* [et] : *čitaxu i gataaxu*. La seconde de ces formes ne pose pas de difficulté : *gataaxu* est à lire *gadaaxu*, du verbe *gadati* [pratiquer la divination]. La première forme, en revanche, est plus délicate : elle peut se comprendre comme « comptaient » ou bien comme « lisaient », le verbe possédant les deux acceptions. On peut comprendre donc ce passage soit comme : « comptaient et pratiquaient la divination à l'aide de traits et d'entailles », soit comme :

2. Cf. K.M. Kuev, Čambeluka-Kossova, *Černorizec Xrabr. O pis'menax* [Le moine Xrabr. Le traité des lettres], Sofija, 1980 ; Ja.L. Trembovol'skij, *Problema atribucii, ustanovlenija i rasprostranenija teksta drevnego slavjanskogo pamjatnika « O pis'menax » č'rnorizca Xrabra*, avtoreferat dissertacii kandidata filologičeskix nauk, Minsk, 1985.

<sup>c</sup> Cyrille est le nom que prit Constantin le Philosophe quand il prit l'habit à Rome à la fin de sa vie. (NDT)

3. Cf. *Skazanija o načale slavjanskoj pis'mennosti* [Légendes sur le début de l'écriture slave], M., 1981, p. 94 et 141.

« lisaient et pratiquaient la divination à l'aide de traits et d'entailles ». Ce que l'on aperçoit ici, et qui est à la source de la controverse, est le désir de plusieurs chercheurs de retrouver les traces d'un alphabet et d'une culture écrite proprement slaves qui fussent antérieurs à Constantin le Philosophe, c'est-à-dire antérieurs au IX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Le point de vue couramment partagé consiste à opter pour la première traduction (« comptaient »). Pratiquement toutes les sources slaves, en effet, tant latines que byzantines, concordent pour dire que les Slaves ne possédaient pas avant cette date de « lettres pour leur langue »<sup>5</sup>. Le moine Xrabr oppose fortement les capacités des « traits et des entailles » aux alphabets phonographiques latin et grec. C'est aussi ce qu'indique le cas des deux substantifs compléments : celui-ci est l'instrumental [signifiant : « au moyen de traits et d'entailles »]. Or si l'on peut fort bien *compter* ou même écrire *au moyen* de traits et d'entailles, on ne *lit pas au moyen* de ceux-ci : les traits et les entailles auraient été dans ce cas l'objet même de la lecture et le moine Xrabr aurait mis les deux compléments coordonnés du verbe *lire* à l'accusatif, puisque ceux-ci auraient assumé la fonction de complément d'objet direct. Il existe un argument supplémentaire. Les cultures païennes qui possédaient leur propre système graphique n'ont commencé à n'utiliser les signes écrits que dans une fonction très étroite : en tant que signes magiques, marques de propriété, symboles de comptabilité ou notations calendaires. C'est ainsi qu'on peut considérer, par exemple, l'ancienne écriture oghamique<sup>6</sup> irlandaise ou les runes germaniques<sup>7</sup>, ou encore les signes d'origine scythe et

4. Cf. E. Georgiev, *Slavjanskaja pis'mennost' do Kirilla i Mefodija* [L'écriture slave avant Cyrille et Méthode], Sofija, 1952, p. 4 ; cf. aussi V.A. Istrin, *Voznikovenie i razvitie pis'ma* [La naissance et le développement de l'écriture], M., 1965, p. 443.
5. Cf. « Žitie Konstantina » [Vie de Constantin] in *Skazanja o načale...* [Légendes sur le début...], *op. cit.*, p. 87. Pour un aperçu des sources et de l'historiographie sur la vie de Constantin et de Méthode, cf. : B.N. Florja « Skazanja o načale slavjanskoj pis'mennosti i sovremennaja èpoxa » [Les légendes sur le début de l'écriture slave et l'époque contemporaine] in *Skazanja o načale...*, *op. cit.*, p. 5-69, 105-196 ; S.B. Bernštejn, *Konstantin-Filosof i Mefodij*, M., 1984, p. 6-36.
6. Cf. V.P. Kalygin « Drevneirlandskaja grammatičeskaja tradicija » [La tradition grammaticale de l'Irlande ancienne] in *Istorija lingvističeskix učenij* [Histoire des doctrines linguistiques], *Pozdnee srednevekov'e* [Bas Moyen Âge], SPb., 1991, p. 70.
7. E.A. Mel'nikova, *Skandinavskie runičeskie nadpisi. Teksty, perevod, kommentarij*, [Les inscriptions runiques de Scandinavie. Texte, traduction, commentaire], Serija Drevnejšie istočniki narodov SSSR, M., 1977, p. 10-19 ; R.K. Kuz'menko,

sarmate de la mer Noire<sup>8</sup>. L'origine de l'écriture oghamique et runique est rattachée par les spécialistes au contact entre les prêtres païens et la culture écrite grecque et latine. C'est bien comme des traces de signes magiques ou calendaires ou comme des marques de possession que peuvent être interprétés tous les vestiges russes connus de « traits et d'entailles » dans la Russie antéchrétienne, ainsi que les informations apportées par les sources étrangères<sup>9</sup>. Le moine Xrabr a donc caractérisé de manière très précise la sphère d'emploi de certains signes par les Slaves païens : ils les utilisaient bien pour « compter et pratiquer la divination ».

L'idée que des païens ou des chrétiens récemment convertis ont noté des textes de volume important est une illusion moderne. L'invention d'une écriture moderne et d'une langue normée n'a jamais eu pour objectif la communication, mais satisfaisait d'abord des besoins liturgiques. Comme nous l'avons dit, les cultes païens n'avaient pas besoin de textes longs. De nombreux chercheurs pensent que c'est justement l'engagement des païens sur la voie de la christianisation qui a imposé la nécessité de noter les textes fondamentaux du christianisme dans la langue des convertis.

Comme l'indique, toutefois, l'histoire de la plupart des peuples d'Europe occidentale, on ne constate pas, pendant de nombreux siècles après la christianisation, le besoin de traduire la liturgie latine dans les langues nationales. En Bulgarie, comme dans les autres États slaves qui avaient adopté le rite oriental, on n'observe pas de passage à la langue nationale dans la liturgie, et cela non seulement au début de la christianisation, mais même après le baptême officiel du pays. Les rites latin et grec continuèrent de coexister jusqu'en 893, date où le vieux-slave fut adopté comme langue officielle de l'État et de l'Église. L'apparition de l'écriture dans une langue nationale n'est pas liée directement à l'évangélisation. La prédication dans une langue accessible aux convertis s'est toujours accommodée de la liturgie en grec ou en latin. Les textes

---

« Srednevekoveye islandskie grammatičeskie traktaty » in *Istorija lingvisti českih učeníj. Srenevekovaja Evropa*, L., 1985, p. 95.

8. È. I. Solomonik, *Sarmatskie znaki severnogo Pričernomor'ja* [Signes sarmates au nord de la mer Noire], Kiev, 1976 ; V.S. Dračuk, *Sistemy znakov Severnogo Pričernomor'ja* [Le système des signes du nord de la mer Noire], Kiev, 1976.
9. A.A. Medynceva, *Gramotnost' v Drevnej Rusi. Po pamjatnikam Ėpigrafiiki X-pervoj poloviny XIII veka* [L'instruction dans la Russie ancienne. D'après l'épigraphie du X<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XIII<sup>e</sup>], M., 2000, p. 231, 235-239.

traduits, de faible volume, concernant la piété personnelle du chrétien (le *Notre Père*, le rituel de la confession), étaient appris par cœur. La traduction des textes liturgiques, qui obligent à inventer un alphabet, n'apparaît que lorsque se crée une Église nationale. Cela se produit au cours de la dernière étape de la formation d'un État centralisé, quand l'Église devient l'institution idéologique de l'État, qui met en œuvre la politique des dirigeants.

Plusieurs hypothèses rattachent à la Rus'<sup>d</sup> l'apparition d'un nouvel alphabet antérieur à Constantin le Philosophe<sup>10</sup>. Il s'agit de l'information que l'on trouve au chapitre VIII de la *Vie [Žitie] de Constantin*, selon laquelle celui-ci aurait découvert à Chersonèse, au cours de sa mission chez les Khazars, « un évangile et un psautier écrits en lettres russes » :

Il trouva un homme qui parlait cette langue et, conversant avec lui, il comprit le sens de ses paroles et, en comparant celle-ci avec sa propre langue, il distingua les voyelles et les consonnes et, après avoir accompli sa prière à Dieu, il commença bientôt à [les] lire et à les prononcer, et beaucoup l'admiraient en louant Dieu.<sup>11</sup>

Ce passage de la *Vie* a suscité une longue controverse et une foule de conjectures sur l'existence d'une culture écrite développée chez les Slaves orientaux avant l'invention de l'alphabet par Constantin. On a interprété successivement les « lettres russes » [russkie pis'mena] comme des lettres gotiques, syriaques [*surskie*,

<sup>d</sup> Rus' : en translittération courante : Rouss ; le mot désigne ce qu'on entendait traditionnellement par Vieille-Russie, englobant l'ensemble des Slaves orientaux. (NDT)

10. L'hypothèse la plus originale, qui veut que Constantin le Philosophe ait emporté pour sa mission chez les Khazars des livres écrits dans l'alphabet qu'il avait inventé, afin de baptiser et de prêcher les Russes selon le vœu du patriarche Photius, a été formulée au début du XX<sup>e</sup> siècle par V.I. Lamanskij in *Slavjanskoe Žitie sv. Kirilla kak religiozno-èpèšskoe proizvedenie i kak istoričeskij istočnik ; kritičeskie zametki* [La Vie slave de saint Cyrille, épopée religieuse et source historique ; remarques critiques], Petrograd, 1915, p. 56, 78, 107-182. Sans pour autant avoir reçu de reconnaissance scientifique, cette hypothèse trouve de temps à autre des partisans. C'est ainsi que récemment, en s'appuyant sur des travaux archéologiques peu fiables conduits en Crimée, A.È. Taxiaos est parvenu de lui-même à une conclusion analogue (« Zadači i perspektivy dal'nejšego izučenija Žizni i dejatel'nosti Kirilla i Mefodija » [Objectifs et perspectives de l'étude de la vie et de l'œuvre de Cyrille et de Méthode] in *Meždunarodnyj filologičeskij sbornik v oznamenovanie 150-letija so dnja roždenija F.F. Fortunatova* [Recueil philologique international pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de F.F. Fortunatov], M., 1986, p. 66-67.

11. *Skazanja o načale...* [Légendes du début...], *op. cit.*, p. 77-78.

avec métathèse des lettres *s* et *r*], franques (c'est-à-dire latines) ; on y a vu aussi l'écriture ancienne des Slaves orientaux ou encore une interpolation ajoutée tardivement<sup>12</sup>. L'hypothèse la mieux étayée pose la métathèse des lettres *r* et *s*, ce qui postule la leçon primitive « surskie pis'mena »<sup>13</sup>.

Les nombreuses tentatives visant à expliquer l'origine de l'expression elle-même « ruskie pis'mena » ont cependant occulté l'analyse de cette information dans son ensemble. Les tenants de l'hypothèse « syriaque » observent que ce passage de la *Vie de Constantin* parle de son apprentissage des langues sémitiques : hébreu, samaritain et, vraisemblablement, syriaque (ou une autre encore, inconnue jusque-là de Constantin). Dans la *Vie*, le fait est traité comme des miracles accomplis par le saint (« recevant la connaissance de Dieu »), dans la mesure où Constantin maîtrise la langue étrangère en un temps extraordinairement court, comparable à la descente de l'Esprit Saint sur les apôtres : frappés par la rapidité miraculeuse avec laquelle Constantin maîtrisa cette langue, un Samaritain et son fils se convertirent. Or c'est presque de la même façon qu'est décrite la manière dont Constantin apprend les « lettres russes » : le texte souligne qu'il *parvint à comprendre* le sens d'une langue nouvelle pour lui et qu'après avoir prié, il *commença peu après à lire*. Les personnes qui l'entouraient furent frappées d'étonnement et rendirent grâce à Dieu, exactement comme dans l'épisode sur le samaritain. Autrement dit, Constantin avait trouvé là une langue qu'il ne connaissait pas et dont l'apprentissage demanda des efforts personnels, ainsi qu'une intercession divine qui frappa les témoins. Cette langue ne pouvait en aucune manière être celle d'un Slave oriental ; car celle-ci n'aurait pas été perçue comme une langue étrangère au même titre que le samaritain et n'aurait posé à Constantin aucune difficulté de compréhens-

- 
12. Pour un aperçu des points de vue sur la question, cf. Skazanija o načale..., *op. cit.*, p. 115-117 ; T.A. Ivanova, « Ešče raz o russkix pis'menax » in *Sovetskoe slavjanovedenie*, 1969, p. 1-4 ; R. Auty, « The Gospel and Psalter of Cherson : Syriac or Russian ? » in *To Honor Roman Jakobson. Essays on the Occasion of his seventieth Birthday*, The Hague-Paris, Mouton, 1967.
13. A. Vaillant, « Les « lettres russes » de la Vie de Constantin », *Revue des Études Slaves*, Paris, 1935, t. XV, p. 75-77 ; R. Jakobson, « Saint Constantin et la langue syriaque », *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves de l'Université libre de Bruxelles*, Bruxelles, 1939-1944, t. VII, p. 181-186. La dernière interprétation de ce fragment est : Dž. Dziffer, « Novye dannye o tradicii i tekste prostrannogo Žitija Konstantina » in *Slavjanovedenie*, 1994, 11, p. 65-66.

sion. C'est pourquoi nous pensons que, dans cette question des « lettres russes », peu importe quelle langue étrangère (syriaque, gotique, etc.) avait en vue l'auteur de la *Vie*. Il importe, en revanche, d'observer qu'il ne s'agissait ni de la langue ni des « lettres » d'un Slave oriental<sup>14</sup>. Un argument supplémentaire nous est apporté par le contenu lui-même du mot *ruskij* [russe]. Une étude toute récente sur les longues controverses autour des termes *Ros* et *Rosy* dans les sources byzantines et latines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles montre de manière convaincante que, jusqu'au milieu du X<sup>e</sup> siècle, les termes « Rosy » et « Slaves » non seulement n'étaient pas confondus, mais s'employaient de manière distincte, au même titre que d'autres ethnonymes. Les chercheurs constatent « l'identification régulière des Ros aux Scandinaves dans les sources byzantines, sources à partir desquelles cet ethnonyme est entré dans la langue grecque<sup>15</sup>. Quant aux Slaves orientaux, les Grecs les identifiaient aux « Scythes », aux « Tauroscythes », selon leur habitat qui portait traditionnellement ces noms. Ce n'est pas par hasard si le chronographe russe, énumérant les noms des tribus russes soumises au prince Oleg, conclut : « Tous sont appelés par les Grecs la Grande Scythie [si vsi žŭvaxutŭ sja otŭ grek Velikija Skuffŭ ] »<sup>16</sup>. Ainsi, la question des « lettres russes » que mentionne la *Vie de Constantin* (870 et suivantes) est sans rapport avec la question de l'écriture slave.

Comme l'a observé justement G.A. Xaburgaev, au fur et à mesure que se développe « la conscience nationale, la perception du slave d'Église comme langue *maternelle* de l'écriture [...] est formulée à partir du XII<sup>e</sup> siècle en termes de prédestination. Cette

- 
14. Nous voudrions remarquer à ce propos qu'il n'est nullement nécessaire de voir des insertions tardives dans tout passage obscur ou gênant pour les chercheurs. Ce genre d'approche portant aussi sur d'autres aspects de la *Vie de Constantin* est malheureusement répandu ces derniers temps dans plusieurs travaux. Dans le cas présent, la description, dans la *Vie*, de son apprentissage quasi instantané de langues étrangères, le miracle de l'invention des reliques de Clément de Rome, celui encore de l'apaisement des Hongrois hostiles pendant un prêche, tout cela est typique des récits hagiographiques. Peut-être ne correspondent-ils pas tous à la réalité, mais il n'y a aucune raison d'en faire pour autant des interpolations tardives.
15. Cf. M.V. Bibikov, E.A. Mel'nikova, V.Ja. Petrušin, « Rannie ètapy russko-vizantijskix otnošenij v svete istoričeskoj onomastiki » [Les premières relations entre Russes et Byzantins à la lumière de l'onomastique historique], in *Vizantijskij sbornik*, M., 2000, t. 59, p. 35, 36, 39.
16. Chronique Laurentienne in *Polnoe sobranie russkix letopisej* [Recueil complet des chroniques russes], L., 1926, t. 1, p. 29.

langue était dès l'origine destinée au peuple slave »<sup>17</sup>. C'est dans ce contexte qu'il faut considérer la question des « lettres russes » de la *Vie de Constantin* et ses développements ultérieurs. Ce n'est pas avant le XII<sup>e</sup> siècle (et pas après le XIV<sup>e</sup>) que ce texte fut enrichi dans la Rus' d'un chapitre supplémentaire intitulé *la Légende de l'écriture russe* [Skazanie o russkoj gramote]. Celui-ci condamne la destruction de l'« écriture russe » en Moravie et en Pologne par l'évêque latin Wojczech-Adalbert, discrédite la « fausse foi latine » et affirme l'originalité de la culture russe, qui est présentée comme indépendante de l'invention de Constantin : « et l'écriture russe fut donnée par Dieu à Korsun' à un Russe, c'est elle qu'apprit Constantin le Philosophe, et c'est de là qu'il composa et écrivit des livres en langue russe »<sup>18</sup>. C'est visiblement à l'époque de la création de *la Légende de l'écriture russe* qu'il faut situer la réécriture du texte de la *Vie de Constantin* dans lequel apparaît la métathèse *surskie / ruskie* [syriaques / russes]. Les deux faits paraissent étroitement liés. Cet ensemble de textes comprend aussi sur le plan thématique *la Légende de Banduri* [Anonymus Banduri], qui rapporte le baptême de Vladimir et de son peuple par les missionnaires Cyrille et... Athanase<sup>19</sup>. Ceux-ci sont censés avoir créé à l'intention de ces barbares incultes, afin d'entretenir leur « piété », trente-cinq lettres « que tous étudient à présent, et ils observent bien la piété »<sup>20</sup>. Cette œuvre nous est connue par deux copies du XV<sup>e</sup> siècle ; elle a toutefois été créée beaucoup plus tôt, et sans doute à l'époque de *la Légende de l'écriture russe*. L'une de ses sources principales est la *Vie de l'empereur Basile* (après 943-950). Sa deuxième partie a pour analogue un récit rapporté dans la *Chronique des temps anciens* [povest' vremennyx let] (1118), qui relate l'épisode au cours duquel le prince Vladimir choisit sa

17. G.A. Xaburgaev, *Pervye stoletija slavjanskoj pis'mennoj kul'tury* [Les premiers siècles de la culture écrite slave], M., 1994, p. 117.

18. V.M. Živov, « Slavia Christiana i istoriko-kul'turnyj kontekst » [La Slavia Christiana et son contexte historique et culturel] in *Russkaja duxovnaja kul'tura*, L. Magarotto et D. Rizzi dir., Trento, 1992.

19. Ces noms ont pu apparaître dans le texte par assimilation tardive des saints slaves Cyrille et Méthode aux célèbres saints des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles Cyrille et Athanase, archevêques d'Alexandrie (fête le 18 janvier).

20. W. Regel, *Analecta Byzantino-Russica*, Petropol, 1891. p. 44-51 ; trad. russe : E.E. Golubinskij in *Istorija russkoj cerkvi* [Histoire de l'Église de Russie], M., 1901, t. 1, č. 1, p. 247-252.

religion. L'*Anonymus Banduri* partageait avec celui-ci une source commune, ou encore a pu être lui-même cette source<sup>21</sup>.

Ce phénomène de « développement de la conscience ethnique » se retrouve dans les autres régions slaves. Là aussi, l'invention de l'écriture a été très vite reliée étroitement au baptême de la population attribué à Constantin le Philosophe. On voit ainsi dès *l'Éloge de Cyrille et de Méthode*, composé vraisemblablement en Bulgarie à la jonction des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles<sup>22</sup>, les Moraves présentés comme des païens que Constantin (Cyrille) et Méthode convertissent au christianisme. Les prologues contenant les *Vies* de Cyrille et de Méthode, composés plus tard en Bulgarie (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles), contiennent déjà plusieurs informations inexactes<sup>23</sup>, en particulier ce que dit le Prologue de la *Vie de Cyrille* sur sa prédication en Bulgarie. C'est dans ce contexte qu'il faut considérer les œuvres bulgares plus tardives, qui affirment que Cyrille a transmis l'alphabet aux Bulgares au moment de leur baptême (*la Dormition de Cyrille, la Légende de Solun'*<sup>e</sup>, etc.<sup>24</sup>). Ce que dit toutefois *la Légende de Solun'* du lien qui unissait le missionnaire Cyrille à Alexandrie et à Damas, d'où il serait venu en Bulgarie, a suscité une conjecture qui a aujourd'hui encore des partisans. Celle-ci suppose qu'il existait au VII<sup>e</sup> siècle un missionnaire (monophysite) du nom de Cyrille, qui baptisa les Bulgares et inventa une écriture à leur usage, écriture qu'utilisa par la suite Constantin le Philosophe<sup>25</sup>. L'analyse de ce texte donne à penser qu'il réunit des informations concernant des

21. M.V. Bibikov, « Kogda byla kreščena Rus' (Vzgljad iz Vizantii) » [Quand la Rus' fut baptisée], *Učenyje zapiski Rossijskogo pravoslavnogo universiteta ap. Ioanna Bogoslova*, M., 2000, vol. 5, p. 24-25, 29.

22. B.N. Florja, « Skazanija o načale slavjanskoj pis'mennosti i sovremennaja im èpoxa », art. cit., p. 150-151.

23. *Ibid.*, p. 52 et 106.

e Solun' : nom slave de Salonique, Thessaloniki. (NDT)

24. Pour la liste de ces travaux et la bibliographie, cf. *Kirillo-Metodievskaja enciklopedija*, Sofija, 1985, t. 1, p. 237-243 ; pour l'histoire de la question, cf. L. Graševa, « Bregal'nickaja missija Konstantina-Kirilla i Mefodija (istorija voprosa) » in *Problemy izučeniya kul'turnogo nasledija*, M., 1985.

25. J. Ivanov, *Severna Makedonija* [La Macédoine du Nord], Sofija, 1906 ; E. Georgiev, *Slavjanskaja pis'mennost'...*, op. cit. ; G.M. Proxorov, « Glagolica sredi missionerskix azbuk » in *Trudy otdela drevnerusskoj literatury* [Travaux du secteur de la littérature vieux-russe, désormais : TODL], SPb., 1992, t. XLV ; V.M. Lur'e, « Okolo Solunskoj legendy. Iz istorii missionstva v period monofelitskoj unii » in *Slavjane i ix sosedj* [Les Slaves et leurs voisins], vol. 6, M., 1996, p. 23-52.

saints différents mais homonymes, et les anachronismes qu'il renferme (identification de la langue bulgare — c'est-à-dire turke — et du slave du VII<sup>e</sup> siècle, mention de la foi orthodoxe, mention qui n'est possible qu'après le Grand Schisme, etc.), ne permettent pas de le dater d'avant le XIII<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>.

Ainsi, toutes les discussions portant sur les « traits et les entailles », sur les « lettres russes », sur *la Légende de Solun'*, sur l'invention de la glagolite par les missionnaires irlandais du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup> ne permettent pas de réfuter sérieusement la thèse fondée sur les témoignages de la plupart des sources fiables, thèse qui affirme que l'alphabet slave a été créé par le lettré et diplomate Constantin le Philosophe. Les sources existantes ne disent pas, cependant, *quel alphabet a créé Constantin* : l'alphabet cyrillique, qui est en fait l'écriture grecque modifiée, ou bien la glagolite, qui ne ressemble à aucun des alphabets chrétiens connus ? L'existence de deux alphabets a suscité une longue controverse qui, dans l'ensemble, est aujourd'hui close. La paléographie et la linguistique contemporaines confirment le point de vue exposé pour la première fois au XIX<sup>e</sup> siècle par le slaviste tchèque P.Š. Šafarik et complété par la suite par une série d'arguments. Ce point de vue énonce que Constantin le Philosophe a inventé la glagolite et que l'alphabet cyrillique est apparu quelque temps plus tard, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle,

- 
26. P.B. Dinekov, « Bălgarskata literatura prez XI-XIII vv. » in *Istorija na bălgarskata literatura*, Sofija, 1962, t. 1, p. 249 ; Bernštejn, 1984, *op. cit.*, p. 32, 66-69 ; B.N. Florja, « Kirillo-Mefodievskaja tradicija v razvitii srednevekovoj bolgarskoj kul'tury » in *Istorija, kul'tura i fol'klor slavjanskix narodov, X Meždunarodnyj s'ezd slavistov, Doklady sovetsskoj delegacii*, M., 1988, p. 159-168. Les chercheurs relèvent l'orientation ouvertement antibyzzantine et probulgare de ce texte, composé au début du Deuxième Royaume bulgare. C'est ce contexte qui permet d'expliquer la participation des Églises d'Alexandrie et d'Antioche au baptême des Bulgares et à leur acquisition de l'écriture ; c'était l'unique possibilité d'affirmer l'indépendance de ces mesures à l'égard de Byzance, dont la tutelle biséculaire venait d'être rejetée. Byzance avait d'ailleurs agi de même quand elle tentait d'affirmer la primauté de son Église dans sa dispute avec Rome concernant saint Clément de Rome qui était présenté comme l'apôtre des habitants de Chersonèse. Byzance organisa le culte d'autres prédicateurs — les sept évêques de Chersonèse — qui auraient été envoyés au IV<sup>e</sup> siècle par l'Église de Jérusalem, puis par Constantin le Grand en personne ; cf. E.V. Uxanova, « Kul't sv. Klimenta, papy Rimskogo, v istorii Vizantijskoj i Drevnerusskoj cerkvi IX-1-j pol. XI v. » in *Annali dell'Istituto universitario Orientale di Napoli. Slavistica*, 5, 1997-1998, p. 537-539.
27. A.V. Isačenko, « K voprosu ob irlandskoj missii u pannonskix i moravskix slavjan », *Voprosy slavjanskogo jazykoznanija*, M., 1963, vol. 7, p. 43-72.

à la cour du roi Siméon de Bulgarie<sup>28</sup>. Rappelons quelques-uns de ces arguments.

L'écriture glagolitique ne s'est répandue que dans la partie occidentale du monde slave, là même où se déroulèrent les missions de Cyrille et de Méthode. Les manuscrits les plus anciens que nous connaissions sont liés à la Moravie et à la Pannonie, c'est-à-dire aux territoires où œuvrèrent les deux frères, et aussi à la Croatie et à la Macédoine, où se trouvaient leurs disciples. Ces textes sont écrits dans une langue plus archaïque que les premiers manuscrits cyrilliques. La glagolite note avec plus de précision que l'alphabet cyrillique la structure phonique des dialectes slaves des environs de Salonique, dialecte qui était la référence des créateurs de l'alphabet slave. Les premiers palimpsestes connus sont écrits en cyrillique, copiés sur de la glagolite effacée, mais il n'existe aucun texte glagolitique écrit sur du cyrillique gratté. De nombreux textes cyrilliques, parmi les plus anciens, présentent des lettres glagolitiques et des mots copiés sur l'original, alors que les textes glagolitiques ne présentent jamais de traces d'originaux cyrilliques. Le graphisme insolite des lettres glagolitiques s'accorde bien avec les multiples témoignages attestant l'originalité de l'alphabet créé par Constantin<sup>29</sup>.

- 
28. P.J. Šafarik, *Über den Ursprung und die Heimat des Glagolitismus*, Prag, 1858 ; V. Jagič, « Einige Streitfragen. 5. Welcher von den zwei slavischen Schriften soll die Priorität zuerkannt werden » in *Archiv für slavische Philologie*, 23, p. 113-121 ; V. Jagič, « Glagoličeskoe pis'mo » in *Ėnciklopedija slavjanskoi filologii*, vol. 3, Spb., 1911, p. 51-257 ; N.N. Durnovo, « Mysli i predpoloženiya o proisxoždenii staroslavjanskogo jazyka i slavjanskix alfavitov » in *Byzantinoslavica*, t. 1, p. 48-85 ; V. Tkadlčik, « Le moine Chrabr et l'origine de l'écriture slave », *Byzantinoslavica*, 1964 ; O. Nedeljkovič, « Još jednom o hronološkom primatu glagoljice », *Slovo*, Zagreb, 1965, vol. 15-16, p. 19-58 ; I. Gălăbov, *Starobălgarski ezik s uvod v slavjanskoto ezikoznanie*, Sofija, 1980 ; B.N. Florja, « Kommentarii k Skazaniju černorizca Xrabra "O pis'menax" » in *Skazanija o načale...*, op. cit., p. 174-189 ; T. Eckhardt, *Azbuka, Versuch einer Einführung in das Studium der slavischen Paläographie*, Wien-Köln, 1989.
29. La caractérisation la plus brillante et la plus incontestable de la nouveauté des lettres slaves est donnée par N.I. Tolstoj, qui cite un passage de *l'Éloge des saints Cyrille et Méthode* contenu dans le *Uspenskij sbornik* du XIII<sup>e</sup> siècle : « Ils ne fondèrent pas leur œuvre sur la même base, mais imaginèrent et réalisèrent des lettres nouvelles pour une langue nouvelle » (P.A. Lavrov, *Materialy po vzniknoveniju drevnejšej slavjanskoi pis'mennosti*, L., 1930, t. 1, p. 83-84 ; cité par N.I. Tolstoj, « Drevnjaja slavjanskaja pis'mennost' i stanovlenie ètničeskogo samosoznaniya u slavjan » in *Izbrannye trudy*, t. 2, M., 1998, p. 54.).

C'est à la glagolite que l'alphabet cyrillique emprunte le nom de ses lettres originales, alors qu'il conserve les noms grecs pour les lettres spécifiquement grecques (*fita* de gr. *thêta*, *ksi*, *psi*). La valeur numérique originale des lettres glagolitiques, contrairement à l'alphabet cyrillique qui copie là encore l'alphabet grec, atteste qu'elle est due à Constantin. L'écriture cyrillique utilise les lettres  $\xi$  (*ksi*) et  $\Psi$  (*psi*) empruntées au grec et qui notent des séquences de sons [k+s], [p+s] qui ne pouvaient pas apparaître en slave avant le X<sup>e</sup> siècle (en vertu du principe de la sonorité croissante de la syllabe). La *Prière alphabétique* composée sous forme d'acrostiche par le disciple de Cyrille et de Méthode Constantin de Preslav, emploie deux lettres X différentes, ainsi que la lettre P, qui ne se trouve que dans la glagolite. L'idée centrale du traité *Des lettres* (fin du IX<sup>e</sup> siècle) revient à dire que l'œuvre de Cyrille consiste essentiellement dans le fait d'avoir inventé un alphabet propre, alors que les Grecs usaient jusque-là de lettres étrangères (phéniciennes). Les nouvelles lettres slaves créées par Constantin dépassent les lettres grecques en qualité (« plus saintes »), parce qu'elles ont été créées par un saint chrétien, alors que les lettres grecques sont l'œuvre d'hellènes païens nombreux, qui les ont créées « en de nombreuses années ». Ainsi, l'alphabet slave indique ici un système d'écriture original, distinct du système grec, et celui-ci ne pouvait être que la glagolite, système que le traité oppose résolument à l'alphabet grec. Lorsqu'il arrive au moine Xrabr de parler de la création de quelques lettres « sur le modèle des lettres grecques », il vise leur coïncidence qualitative, phonique, car il oppose sur ce point les autres lettres, créées « en accord avec la parole slave ». La même idée de correspondance ou au contraire de divergence entre les lettres slaves et l'alphabet grec est développée plus loin dans le traité (au chapitre IV).

Le dessin de la majorité des lettres cyrilliques coïncide avec le graphisme de l'onciale grecque. Cela s'accorde avec la tradition consistant à employer l'alphabet grec « sans ordre », pour noter les mots slaves avant l'invention de la glagolite. Cette tradition était si puissante que la glagolite importée de Moravie en Bulgarie après 885 suscita une forte opposition. Le traité *Des lettres* du moine Xrabr est justement une réaction immédiate à cette résistance et est une défense de la glagolite. La réforme de la langue savante, liée au concile de Preslav de 893, aboutit à faire de l'écriture cyrillique un compromis entre partisans et adversaires de la glago-

lite<sup>30</sup>. L'alphabet cyrillique reposait sur l'onciale grecque, qui fut complétée par des signes glagolitiques quelque peu modifiés pour noter les phonèmes absents en grec. L'hypothèse est donc que la glagolite a un statut premier comme écriture savante et s'oppose à l'écriture cyrillique « séculière », « laïque », venue remplacer l'écriture grecque employée « sans ordre »<sup>31</sup>.

Une question reste en suspens : l'alphabet cyrillique résulte-t-il d'une évolution ou bien est-il né d'un seul coup, par un acte unique de création ? L'hypothèse de E. Georgiev, qui pose que l'alphabet cyrillique fut formé au VII<sup>e</sup> siècle, puis qu'il fut suivi par la glagolite, a été vivement critiquée<sup>32</sup>. L'idée de I. Gošev, qui pense que le cyrillique fut créé progressivement en injectant dans l'alphabet grec quatorze lettres glagolitiques, n'a pas suscité de partisans en raison du peu de fiabilité des informations qu'il cite comme arguments<sup>33</sup>. L'opinion la plus répandue aujourd'hui est que l'alphabet cyrillique résulte de l'acte créateur unique de l'un des disciples de Méthode : Clément d'Okhride<sup>34</sup> ou Constantin de Preslav<sup>35</sup>. Plusieurs chercheurs émettent cependant l'hypothèse que, vraisemblablement, il y eut une période pendant laquelle l'alphabet cyrillique resta incomplet<sup>36</sup>.

Une question beaucoup plus complexe est celle qui concerne les sources de l'alphabet glagolitique ; celle-ci n'a pas reçu de solution définitive. La théorie qui voit dans la minuscule grecque la source

- 
30. G.A. Il'inskij, « Gde, kogda i s kakoj cel'ju glagolica byla zamenena "kirillicej" » in *Byzantinislavica*, 1931, vol. III, fasc. 1, p. 79-82 ; Gălăbov, 1980, *op. cit.*, p. 35 ; *Skazanija o načale...*, *op. cit.*, p. 61 ; Xaburgaev, 1994, *op. cit.*, p. 104-113.
31. Xaburgaev, 1994, *op. cit.*, p. 111.
32. Cf. Georgiev, *op. cit.*, 1952 ; ses idées se retrouvent dans une certaine mesure dans les travaux de Proxorov, 1992, *op. cit.*, p. 180-182 ; P. Šrajner [P. Schreiner], « Grečeskij jazyk i kirillica na territorii Bolgarii » in *Kirilo-Methodievski studii*, Sofija, 1987, livre 4, p. 274-282.
33. I. Gošev, *Starobălgarski glagoličeski i kirilski nadpisi*, Sofija, 1961 ; pour les objections, cf. A. Medynceva et K. Popkonstantinov, *Nadpisi iz Krugloj cerkvi v Preslave*, Sofija, 1985, p. 84.
34. Pour une historiographie récente de la question, cf. A. Bojadžiev, « Sv. Kliment Oxridski i kirilicata » in *Kirilo-Methodievski studii*, t. 13, Sofija, 2000, p. 86-111.
35. Cf. Il'inskij, *op. cit.*, 1931, p. 29, 83-85.
36. Cf. S.A. Vysockij, *Srednevekove nadpisi Sofii Kievskoj*, M., 1976, p. 236 ; T.A. Ivanova et T.V. Roždestvenskaja, « Novoe issledovanie o grafitti Kievskoj Sofii », *Vestnik LGU*, 1979, 12 ; V.L. Janin, « Novgorodskie azbuki » in *Palaeobulgarica* (Starobălgaristika), Sofija, 1984, 1, p. 79-86 ; A.A. Medynceva, *Gramotnost' v Drevnej Rusi*, M., 2000, p. 249-251, 254.

de la glagolite, théorie émise par I. Taylor au XIX<sup>e</sup> siècle, a aujourd'hui peu de partisans ; principalement en raison de la différence évidente qui oppose le dessin de la glagolite aux lettres et aux ligatures de la minuscule grecque. La glagolite relève d'autre part d'un autre type d'écriture que la minuscule : le dessin de ses lettres, l'absence de jonction et de ligature correspondent à l'onciale grecque. Il est tout aussi difficile d'admettre l'idée absolument gratuite selon laquelle la glagolite aurait copié simultanément les signes de plusieurs alphabets radicalement différents (grec, latin, hébreu, syriaque, arménien, éthiopien, etc.). L'hypothèse la plus convaincante a été émise à la fin des années 1940 par G. Tschernochvostoff. Celui-ci affirme que la glagolite ne résulte pas de l'évolution d'un alphabet, mais est l'œuvre d'un homme seul, chrétien de surcroît<sup>37</sup>. Cette thèse est acceptée aujourd'hui par la plupart des chercheurs qui recherchent les prototypes de certaines lettres glagolitiques parmi les alphabets orientaux<sup>38</sup>. L'idée d'un mélange entre des lettres d'alphabets radicalement différents est cependant extrêmement fragile<sup>39</sup>. Si curieux que cela paraisse, les hypothèses sur l'origine de la glagolite qui nous semblent se rapprocher le plus de la solution sont avancées par trois conceptions extraordinairement éloignées. L'hypothèse de G. Tschernochvostoff, qui pose à la base de la glagolite un principe créateur puissant organisant les nouveaux signes de l'écriture en un système cohérent, doit à notre avis être complétée par les observations de la byzantiniste russe E. È. Granstrem<sup>f</sup> et aussi par celles de l'historien de la littérature G.M. Proxorov. L'étude de la première, écrite il y a

37. G. Tschernochvostoff, « Zum Ursprung der Glagolica », *Studia Slavica Finlandensia*, 1995, t. XII ; pour un exposé de cette thèse, cf. V. Kiparskij, « O proisxoždenii glagolicy » in *Kliment Oksridski, Materiali za negovoto čestvuvane po slučaj 1050 godini ot smärta mu*, Sofija, 1968, p. 91-98.

38. Cf. Proxorov, *op. cit.*, 1982.

39. L'un des derniers travaux sur la question présente la glagolite comme la symbiose des alphabets latin, grec et hébreu. L'auteur de cette étude pense que le créateur du premier alphabet slave a voulu exprimer l'idée de l'unité du monde chrétien. Dans cette perspective, l'abandon de la glagolite au profit de l'alphabet plus « simple » qu'était le cyrillique aurait été perçu comme le rejet de l'héritage spirituel des frères de Salonique ; cf. A.M. Kuznecov, « Glagolica meždu grečeskim i latinskim », *Voprosy jazykoznanija*, 2000, 1, p. 120 ; et aussi, ici-même, id., « La glagolite et les alphabets des langues sacrées ».

<sup>f</sup> Les noms de famille d'origine étrangère portés par des Russes sont translittérés à partir de leur graphie russe. (NDT)

cinquante ans, a pratiquement échappé à l'attention des slavistes<sup>40</sup> ; quant au travail récent de G.M. Proxorov, il a suscité sur plusieurs points une juste critique.

E.È. Granstrem récuse les analogies entre la glagolite et la minuscule grecque et propose de rattacher, comme on le faisait traditionnellement, l'alphabet slave à l'écriture grecque médiévale. Certes, mais... à *quelle* écriture ? Non pas à l'écriture courante, mais aux systèmes d'écritures spéciaux, ces écritures que les Byzantins avaient héritées de la culture antique et hellénistique. Ces systèmes sont les écritures tachygraphiques, cryptographiques, magiques, et aussi les signes désignant des termes précis dans les ouvrages linguistiques, médicaux, astrologiques et alchimiques<sup>41</sup>. Cette spécialiste pose que Constantin le Philosophe, créateur de la glagolite, possédait bien tous ces systèmes particuliers d'écriture : si l'on en croit la *Vie*, en effet, il connaissait tous les arts, en particulier « l'astronomie, la musique et tous les autres arts hellènes »<sup>42</sup>. Le tableau que cet auteur joint en annexe permet de repérer les correspondances entre les signes glagolitiques et les signes byzantins spéciaux. On découvre là des analogies multiples et convaincantes, d'une part entre les lettres elles-mêmes et d'autre part entre les principes qui président à leur construction, en particulier l'ajout d'un signe à un autre<sup>43</sup>. L'auteur ne se demande pas, cependant, pour quelle raison le créateur d'un alphabet chrétien serait allé chercher des signes magiques, astrologiques et alchimiques. Il est aussi difficile de comprendre ce qui peut justifier la ressemblance entre la glagolite et les autres systèmes d'écriture (éthiopien, arménien, géorgien), parmi lesquels il faudrait citer aussi l'« alphabet des anges » de la Kabbale, que l'auteur ne paraît pas connaître.

- 
40. E.È. Granstrem, « O proisxoždenii glagoličeskoj azbuki » in *TODRL*, t. XI, M.-L., 1955.
41. *Ibid.*, p. 303. L'auteur remarque que dès 1940, M.A. Jangin avait signalé la ressemblance entre la glagolite et l'écriture magique grecque. Avant lui, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, V.I. Grigorovič avait indiqué la ressemblance de certaines lettres. Ces auteurs ne prirent pas, toutefois, le soin de développer.
42. P.A. Lavrov, *Materialy po istorii vozniknovenija drevnejšej slavjanskoj pis'mennosti*, L., 1930, p. 4.
43. Cet auteur a beau observer le principe chronologique quand elle présente ses comparaisons, les parallèles observés à partir des manuscrits alchimiques ont une origine plus récente que la glagolite.

G.M. Proxorov apporte sur ce point une réponse partielle, qui cependant ne résiste pas à l'examen. Cela est vrai aussi bien de sa conclusion générale, selon laquelle *la Légende de Solun'* rapporte l'invention de la glagolite par le missionnaire monophysite Cyrille du VII<sup>e</sup> siècle, que de la plupart de ses conjectures particulières. Il isole ainsi, en partant des parallèles et des analogies avec la glagolite, plusieurs alphabets créés par des « prédicateurs chrétiens »<sup>44</sup>. Ceux-ci comprennent les alphabets syriaque, copte, éthiopien, gotique, arménien, géorgien, nubien, albanais du Caucase. Il leur donne le nom d'alphabets « missionnaires » et suppose qu'ils ont tous été créés dans le but de prêcher le christianisme. Mais, accaparé par la recherche de leurs traits communs, cet auteur néglige la différence essentielle qui oppose d'une part les alphabets construits sur le graphisme grec (alphabets copte, nubien, gotique) ou sur une base sémitique (l'estrangelo syriaque) et, d'autre part, les alphabets dans lesquels on n'aperçoit pas de correspondances avec l'un de ces deux alphabets (alphabets éthiopien, arménien, glagolitique, géorgien et sa variété albanaise du Caucase). L'auteur admet l'antériorité de la glagolite et accepte la conception de G. Tschernochvsostoff, en supposant à juste titre qu'« un créateur, même en pleine inspiration intellectuelle, ne crée pas dans le vide stylistique ». Il déclare fondée la proximité stylistique entre la glagolite et les « alphabets missionnaires des premiers siècles de notre ère »<sup>45</sup>, mais la plupart des analogies qu'il indique sont tirées des alphabets arménien, géorgien et éthiopien. Ceux-ci (et particulièrement les alphabets glagolitique et éthiopien) partagent le même principe de formation des lettres, reposant sur la combinaison d'un ensemble fini d'éléments. Leur proximité apparente avec les alphabets copte, syriaque et nubien s'explique par la domination de la doctrine monophysite dans les pays où ils se sont diffusés. Au lieu de tirer la conclusion logique — l'existence d'un milieu missionnaire monophysite qui est la source commune de ces alphabets — G.M. Proxorov tente de déterminer où et par quels contacts personnels l'inventeur de la glagolite a pu avoir connaissance de tous les

44. Cf. Proxorov, *op. cit.*, 1992, p. 178.

45. Cf. Proxorov, *op. cit.*, 1992, p. 183. Signalons ce qui nous paraît être une erreur méthodologique dans les principes suivis pour relever les analogies : une même lettre des alphabets « missionnaires » sert de prototype à plusieurs signes glagolitiques (ainsi, la lettre copte Janja apparaît comme le parallèle des lettres glagolitiques *Živete*, *Ize* et *Slovo*).

alphabets « missionnaires ». Or il est très difficile d'imaginer un contact direct, au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, avec les cultures écrites copte et éthiopienne, cultures qui, dès le début du VIII<sup>e</sup> siècle, se trouvaient complètement isolées, noyées dans l'empire arabe. L'auteur déplace par conséquent ce contact entre l'inventeur de la glagolite et ces cultures à l'époque même de leur épanouissement (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles), époque à laquelle il situe l'invention de la glagolite<sup>46</sup>. Il n'en reste pas moins que M.G. Proxorov a eu le grand mérite de repérer la ressemblance entre plusieurs de ces alphabets spécifiques (« missionnaires »). Parmi ceux-ci, celui qui se rapproche le plus de la glagolite est l'alphabet éthiopien utilisé pour noter le guèze. Cette remarque, au demeurant, risque de renverser la propre conception de cet auteur : il est assez étrange d'attribuer à un missionnaire syriaque une invention qui ressemble à l'alphabet éthiopien.

Il n'est pas possible de comprendre quelles sont les causes et les sources de la création des nouveaux alphabets « missionnaires » si l'on n'analyse pas l'argumentation « théorique » (c'est-à-dire théologique) de ce phénomène et si l'on ne cherche pas à préciser les conditions dans lesquelles il est apparu. Le premier point qu'il faut retenir est que ces systèmes graphiques ont été créés à Byzance pour devenir les alphabets de la nouvelle tradition linguistique de la notation de l'Écriture sainte, et c'est là que réside leur différence essentielle avec les systèmes traditionnels (hébreu, grec, latin). On peut exclure immédiatement de la liste des alphabets « missionnaires » l'estrangello syriaque, dans la mesure où celui-ci n'était pas un alphabet nouveau, mais s'était constitué aux I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles chez les chrétiens d'Édesse, comme une variante de l'écriture palmyrénienne qui existait aux II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècles avant notre ère<sup>47</sup>. L'estrangello, qui est fondé sur l'écriture araméenne, est en effet profondément différent des autres alphabets « missionnaires », au point que l'on ne saurait soupçonner un quelconque lien avec eux ni, *a fortiori*, sa capacité à exercer une influence. Une faible

46. *Ibid.*, p. 198.

47. L'estrangello se distinguait de l'écriture palmyrénienne par l'abondance des ligatures, la liaison des lettres qui étaient rattachées entre elles par un trait horizontal inférieur, par l'usage consistant à changer la forme de la lettre selon que celle-ci est isolée, au début ou à la fin du mot. Les voyelles étaient notées en estrangello par des signes suscrits et souscrits (cf. V.A. Istrin, *Vozniknovenie i razvitie pis'ma*, M., 1965, p. 317-318).

ressemblance avec les alphabets « missionnaires » se laisse apercevoir dans l'alphabet copte, qui a été créé sur la base du grec. L'alphabet copte est apparu le premier (2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle) dans le milieu fortement hellénisé d'Alexandrie, où la vie politique et culturelle resta dominée pendant plusieurs siècles par la langue et l'écriture grecques. Les autres alphabets « missionnaires » — éthiopien (IV<sup>e</sup> siècle), arménien, géorgien (V<sup>e</sup> siècle), glagolitique (IX<sup>e</sup> siècle) — présentent effectivement une ressemblance. Celle-ci porte sur la forme extérieure des lettres, formées d'une série d'éléments communs, et sur le principe même de construction des lettres, qui procède par combinaison d'éléments existants et ajouts d'éléments supplémentaires. Ces éléments indiquent l'existence de principes communs de création et une tradition culturelle commune.

Les questions fondamentales de la théorie de la langue dans la société médiévale reposaient sur l'ontologie et la gnoséologie chrétiennes, et étaient indissociables de la théologie qui fondait tout le système médiéval d'appréhension du monde. La pierre d'angle de la conception chrétienne de la langue était la thèse selon laquelle la langue était la marque distinctive de l'homme et seulement de l'homme<sup>48</sup>. Ni Dieu, ni les anges, ni les animaux, qui sont privés de raison, n'ont besoin de la langue. La langue n'est pas seulement le moyen de communication entre l'homme et l'homme, elle est aussi le moyen de parvenir à une représentation discrétisée et à la connaissance du monde. Les sons dont sont formés les mots peuvent être assimilés à des « lettres » qui permettent aux hommes de communiquer<sup>49</sup>. Par delà leur diversité extérieure, les langues ne sont fondamentalement que les variantes réalisées d'un invariant unique : « Toutes les nations sont un seul homme, qui porte des noms différents ; une seule âme, avec des mots différents... un seul esprit, avec des sons différents ; chaque nation a sa langue, mais l'essence de la langue est universelle »<sup>50</sup>. Le mécanisme concret « de la naissance des mots, l'origine du matériau dont ils sont

48. R.M. Èdel'stejn, « Problemy jazyka v pamjatnikax patristiki » in *Istorija lingvističeskix učenij. Srednevekovaja Evropa*, L., 1985, p. 159-162. Nos citations des Pères de l'Église sur les questions de langue sont tirées de cet article.

49. Saint Augustin, « De Ordine », liber 2, caput. 12, §-35, in J.P. Migne, *Patrologiae cursus completus, Series Latina*, Parisiis, 1844-1855 [désormais : PL], t. XXXII, p. 1012.

50. Tertullien, « De testimonio animæ. Caput VI », in PL, t. I, p. 618 A-B.

construits, l'étymologie,— ces questions ne retenaient qu'indirectement les penseurs du Moyen Âge... Celles-ci relevaient de l'"art externe" et ne méritaient pas qu'on s'en occupe »<sup>51</sup>. La controverse des philosophes antiques sur la justesse de certains noms et sur la corruption des autres faisait sourire les théologiens chrétiens : « Dieu voulant que les hommes parlent en des langues différentes, leur proposa de prendre le chemin qui leur était naturel, et laissa chaque [nation] libre de former le son qu'elle voulait pour nommer les choses »<sup>52</sup>. Des arguments du même ordre sont mobilisés pour réfuter l'« hérésie du trilinguisme » qui permettait à ses partisans de condamner la tradition slave de l'Écriture initiée par Constantin le Philosophe.

La théologie pose qu'aucun nom n'est plus ancien que l'homme, dans la mesure où celui-ci est le seul qui ait besoin du langage : « ... Dieu est le créateur des choses, et non des simples mots, car ce n'est pas pour Lui, mais pour nous que les noms sont assignés aux choses... Si quelqu'un dit que ces noms sont formés comme il plaît aux hommes, conformément à leurs usages, celui-là ne pêche pas par rapport à la notion de Providence »<sup>53</sup>. La théologie chrétienne rejetait la conception du monde des théologiens du Proche-Orient, que partagèrent ensuite le gnosticisme et les autres « hérésies », selon laquelle le verbe et le nom appartiennent non seulement à la conscience, mais aussi à l'existence et est le secret profond de la chose nommée<sup>54</sup>. Le monde est premier, et le Verbe et le Nom sont les éléments d'un système secondaire, dont l'existence du nommé ne dépend pas, dans la mesure où « tout nom est la marque (γνώρισμα) et le signe (σημείον) d'une essence et d'une pensée, sans qu'il n'existe ni ne soit pensable en lui-même »<sup>55</sup>. Tout ce qui sert de signe est nécessairement matériel. La connaissance de la chose ou du phénomène ne peut en rien être remplacée par la connaissance du signe qui lui correspond. « Tu deviendras sûre-

51. Cf. Edel'stejn, 1985, op. cit., p. 187.

52. Grégoire de Nysse, « Libri contra Eunomium » in J.P. Migne, *Patrologiae cursus completus, Series Graeca*, Parisiis, 1841-1866 [désormais : PG], t. XLV, p. 996 D.

53. Grégoire de Nysse, *ibid.*, p. 1005 C-D. Pour des déclarations analogues de Basile de Césarée, d'Augustin, de Thomas d'Aquin etc., cf. P. Rotta, *La filosofia del linguaggio nella Patristica e nella Scolastica*, Torino, 1909, p. 183-189.

54. Cf. Edel'stejn, op. cit., 1985, p. 202.

55. Grégoire de Nysse, « Libri contra Eunomium », *ibid.*, p. 1108.

ment que la connaissance des choses est plus précieuse que leurs signes. Aussi la connaissance des choses désignées par les signes doit être préférée à la connaissance des signes »<sup>56</sup>.

Nous jugeons importante l'idée de Ju.M. Èdelštejn, selon laquelle « la philosophie médiévale du langage n'était pas atomistique, sa pensée se concentrait toujours non sur le signe linguistique, mais sur le système. La compréhension de la nature du signe linguistique était déterminée par la compréhension de la nature de la langue ». Si la source de la langue est « la capacité de l'homme à créer (ἐπίνοια), chaque signe naît de cette capacité ; si les théologiens disaient que « les sons humains sont les inventions de notre raison », cela était vrai pour le tout comme pour la partie ». L'ontologie chrétienne pose que « tout signe est rattaché non pas directement à l'essence du nommé, mais à ce qui, dans cette essence, est connu et nommé par l'homme »<sup>57</sup>. Ainsi, la théologie chrétienne ne voyait rien de surnaturel ni d'occulte ni dans le nom propre, ni dans le langage, ni dans le signe dans son ensemble. Cette position, conjuguée à la nécessité dans laquelle se trouvaient les théologiens de résoudre les questions posées par leur temps<sup>58</sup>, rendait possible la création de nouveaux alphabets.

Il faut noter que l'intérêt pour le livre et pour les questions afférentes n'apparaît dans la culture grecque qu'à l'époque hellénistique, et résulte de l'influence des cultures orientales<sup>59</sup>. Ce n'est pas un hasard si c'est à Alexandrie qu'apparaît la première grande bibliothèque. La diffusion du christianisme renforça le culte de l'Écriture. Son rapport à l'écrit est toutefois essentiellement différent des autres « religions du Livre ». Le judaïsme et l'islam affirmaient la primauté de l'existence du texte sacré (Thora ou Coran) comme mesure de toutes les valeurs du monde. Dans le christia-

56. Saint Augustin, « De Domino », cité d'après Èdelštejn, *op. cit.*, 1985, p. 203.

57. Èdelštejn, *op. cit.*, 1985, p. 199.

58. La pensée médiévale sur l'origine du langage révèle encore une fois le lien étroit qui unit les idées linguistiques à la conception du monde d'une époque ; les penseurs médiévaux s'intéressaient aux aspects de la théorie que leur proposait la théologie et les résolvait en accord avec la doctrine officielle. L'essence du langage, le rapport entre le nom et le nommé, le rôle de la langue dans la connaissance, la polémique avec les ignorants qui confondaient le Logos (deuxième hypostase de la Trinité) et le verbe humain, toutes ces questions se voient consacrer de nombreux chapitres dans des dizaines de traités (Èdelštejn, *op. cit.*, 1985, p. 186).

59. Cf. S.S. Averincev, *Poëtika rannevizantijskoj literatury*, M., 1977, p. 188-200.

nisme, la place centrale est occupée par l'existence éternelle du Logos qui s'incarna ensuite pour sauver l'humanité : « La Lettre tue et l'Esprit vivifie » (2Cor 3 :6). L'adoration du Christ incarné « limite la vénération du Livre. La doctrine chrétienne pose que la norme de toutes les normes, le "chemin, la vérité et la vie", sont le Christ lui-même (non son enseignement ou sa « parole » distincte de Sa personne, mais Sa personne comme « Parole ») ; les textes évangéliques ne sont par eux-mêmes que des « notes » sur lui, des ἀπομνημόνευματα, comme dit saint Justin »<sup>60</sup>. L'absence dans la théologie chrétienne de l'idée de valeur absolue de l'Écriture et de ses attributs, confortée par les conceptions linguistiques correspondantes, donnaient la possibilité de mettre en œuvre des traductions nouvelles et de noter celles-ci à l'aide d'alphabets nouveaux.

Le premier alphabet que nous avons considéré est l'alphabet syllabique éthiopien qui fut créé pour noter le guèze parlé, au terme d'une refonte de l'écriture consonantique saliénne utilisée essentiellement pour les inscriptions sacrées. La forme des lettres resta inchangée, elle s'enrichit de signes de vocalisation et modifia le sens de l'écriture conformément au grec, c'est-à-dire de gauche à droite. La réforme de l'écriture est attachée au baptême d'Ezana, empereur d'Aksoum (324)<sup>61</sup>, converti au christianisme par saint Frumence. La personnalité de ce dernier est étonnante. Lui et son frère étaient les disciples de Mérope, le célèbre philosophe de Tyr. Ils arrivèrent à la cour du puissant État d'Aksoum, où l'empereur se les attacha, en confiant à Frumence, comme le rapporte Rufin d'Aquilée [Tyrannius Rufinus], « son trésor et sa correspondance », ainsi que l'éducation du dauphin<sup>62</sup>. Ainsi, le premier créateur d'un alphabet « missionnaire » était originaire de Syrie phénicienne et chef de la chancellerie d'un État puissant converti au christianisme. L'initiateur de l'œuvre missionnaire à Aksoum a pu être Mérope lui-même<sup>63</sup> ; on ne peut négliger, d'autre part, l'influence évidente du patriarcat d'Alexandrie qui couvrait l'œuvre de Frumence. Après l'avènement d'Ezana, Frumence et son frère arri-

60. S.S. Averincev, 1977, op. cit., p. 202 : « Iustin I Apologia LXVI », 3 in *PG*, vol. 6, col. 429 A.

61. *Theophanis Chronographia*, Rec. C. De Boor, vol. I-II, Lipsiae, 1883-1885, p. 24.

62. Cf. R.M. Kobiščanov, *Aksoum*, M., 1966, p. 61-67.

63. *Theophanis Chronographia*, op. cit., p. 24.

vèrent à Alexandrie, où Frumence fut élevé à la dignité de premier évêque d'Aksoum par Athanase le Grand, évêque d'Alexandrie<sup>64</sup>. L'Église éthiopienne, qui était du ressort de l'évêché d'Alexandrie, était en effet alors orthodoxe et protégeait Athanase et ses disciples, persécutés à Alexandrie par les arianistes. Aussi la création d'un nouvel alphabet était-elle liée à la doctrine officielle de l'Église et à une commande de l'autorité politique suprême.

C'est dans l'ensemble une histoire analogue que l'on retrouve dans la création de l'alphabet arménien, dont l'auteur est lui aussi connu : Machtots (ou Mesrob dans les sources tardives). Le début de l'expansion du christianisme en Arménie se situe dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle. Au début du IV<sup>e</sup> siècle (vers 314), il fut déclaré religion officielle. Le christianisme avait pénétré en Arménie à partir de la Syrie (Edesse) et de l'Asie Mineure (Césarée), ce qui entraîna l'existence parallèle de textes liturgiques en syriaque et en grec. Après la partition de la Grande Arménie, en 387, entre la Perse et Byzance et la suppression du pouvoir royal, l'Arménie perd son indépendance politique. Or c'est la pression extérieure, la « réaction de défense ethnique », qui mit à l'ordre du jour la création d'une écriture propre. L'initiative dans ce domaine revint à deux personnages : le savant Machtots et le catholicos Sahak Partev. Leur projet reçut le soutien du roi de la partie orientale de l'Arménie, Vramshapuh, qui leur parla de l'existence d'un alphabet arménien chez l'évêque syrien Daniel. L'alphabet fut présenté à Machtots, qui tenta de l'assimiler, mais qui, au bout de deux mois (ou, selon d'autres sources, de deux ans), décida que « les lettres de Daniel » n'étaient pas adaptées aux sons de l'arménien. Les principes de cet alphabet ne sont pas connus, mais le travail stimula Machtots qui s'efforça de créer un système optimal. Lui et ses disciples durent pour cela se rendre en Syrie où, à Samosate, vers 405-406, fut créé le nouvel alphabet qui doit son achèvement graphique au calligraphe grec Chropanos. On connaît les premiers mots traduits par Machtots en arménien : « Pour connaître la sagesse et l'instruction, pour comprendre les discours de la raison » (Prov. 1 : 2). L'alphabet phonographique de Machtots comptait 36 signes qui portaient un nom original et suivaient

---

64. Pour plus de détails, cf. K. Baus, E. Ewig, « Die Reichskirche nach Konstantin dem Grossen » in *Handbuch der Kirchengeschichte*, Bd. II, Hbb. 1, Wien, 1973, p. 192-193.

l'ordre de l'alphabet grec (la voyelle qui notait le son [u] était, en outre, comme en grec, représentée par un digramme). Les lettres arméniennes supplémentaires étaient intercalées entre les lettres qui avaient un correspondant grec, ce qui modifia la valeur numérique des lettres arméniennes. L'écriture arménienne correspondait pour l'essentiel à l'onciale<sup>65</sup>. Ainsi, l'alphabet arménien, de même que l'éthiopien, fut créé par une personnalité ecclésiastique éminente, à la demande du pouvoir politique et religieux, sous les auspices de l'une des plus puissantes Églises du temps : le siège d'Antioche. Comme dans le premier cas, en outre, la création d'un nouvel alphabet nécessita des contacts directs entre son créateur et les dignitaires officiels. Il n'y a aucune raison de penser que sa création associa la participation de « missionnaires » syriens non orthodoxes, dans la mesure où l'alphabet nouveau fournit la base de l'écriture de l'Église géorgienne orthodoxe.

Les noms des auteurs et la date de la création de l'alphabet géorgien ne sont pas connus. Les textes géorgiens les plus anciens remontent au V<sup>e</sup> siècle. Presque tous les chercheurs géorgiens récusent non seulement tout lien de dépendance avec l'alphabet arménien, mais aussi toute ressemblance avec celui-ci<sup>66</sup>. La ressemblance ne tient pourtant pas seulement au graphisme, mais aux principes généraux de construction de l'alphabet : ordre séquentiel de l'alphabet grec, notation du son [u] par un digramme, introduction d'un nombre indispensable de lettres « complémentaires » pour noter les signes géorgiens spécifiques, nombre total des signes (36), nom original des lettres. Les similitudes sont évidentes. Un seul trait extérieur les distingue : l'emplacement des lettres « complémentaires ». Celles-ci ne sont pas insérées entre les lettres communes à l'alphabet grec, mais sont rejetées à la fin de l'alphabet. Son auteur (Machtots ou Constantin le Philosophe) avait peut-être une plus grande liberté que celle dont aurait disposé une équipe de créateurs. L'hypothèse qui pose que l'alphabet « missionnaire » a été créé dans un milieu byzantin déterminé, milieu qui avait élaboré les principes fondamentaux de ce processus,

65. K.N. Juzbašjan, « Armjanskije rukopisi » in *Rukopisnaja kniga v kul'ture narodov Vostoka*, M., 1987, t. 1, p. 147-150.

66. Cf. T.V. Gamkrelidze, *Alfavitnoe pis'mo i drevnegruzinskaja pis'mennost'*, Tbilisi, 1989, p. 250.

est à même de réconcilier pleinement partisans et adversaires de l'origine arménienne.

La création de l'alphabet glagolitique répond exactement à ce schéma. Constantin, lettré byzantin, exécuta une commande émanant des cercles dirigeants de Byzance, dans l'un des monastères de l'Olympe<sup>8</sup> d'Asie Mineure, et bien avant l'ambassade du prince Rostislav. La question était visiblement d'actualité<sup>67</sup> et la requête de Rostislav, qui souhaitait créer une Église nationale en Moravie, n'a fait que stimuler la création de ce nouvel alphabet « missionnaire ». Les principes qui président à son organisation et l'aspect extérieur des signes employés reproduisaient les principes de base des alphabets « missionnaires » existants. La recherche des sources du graphisme des lettres nous renvoie à l'idée de E.È. Granstrem sur les prototypes hellénistiques de l'alphabet glagolitique. La similitude que cette spécialiste a signalée entre la glagolite et les signes alchimiques et cabalistiques ne sont en fait qu'un phénomène secondaire, dont la cause est à rechercher dans une source commune antérieure. Notre hypothèse est que cette source est à chercher dans les textes magiques et scientifiques (astronomiques et astrologiques) du Proche-Orient (de Babylone et d'Égypte). Ces textes avaient été recueillis par la culture hellénistique, et leurs symboles « scientifiques » particuliers durent être interprétés par les lettrés chrétiens du Proche Orient, avant tout par ceux du patriarcat d'Alexandrie. L'école alexandrine était l'une de celles qui avaient le plus d'autorité dans les querelles théologiques et liturgiques. Tous les travaux antiques, dans le domaine de la philologie, lui appartiennent. La plus grande réserve de livres au monde fut créée à Alexandrie. Parmi les travaux linguistiques qui étaient réalisés dans ce milieu, il faut citer la création par Pacôme le Grand (292-348), le fondateur du cénobitisme égyptien, d'une « écriture secrète » (cryptographie) restée encore non déchiffrée. La philologie byzantine consistait surtout, comme on sait, à étudier et à commenter les traités scientifiques et chrétiens. Un système de signes spéciaux a fort bien pu être emprunté à ces textes, être inter-

<sup>8</sup> Olympe de Bithynie (nom turc actuel : Ulu Dag). (NDT)

67. Cf., dans la *Vie de Constantin le Philosophe*, le récit de l'épisode où l'empereur confie la mission de créer des lettres slaves : « Et l'empereur lui dit : mon aïeul, et aussi mon père, et beaucoup d'autres, les ont recherchées mais ne les ont pas trouvées ». (« *Žitie Konstantina* » in *Skazanja o načale...*, op. cit., 1981, p. 87).

prété et réutilisé. Cette conjecture est étayée par deux faits. On peut d'abord constater l'existence, dans les manuscrits issus pour l'essentiel des *scriptoria* grecs d'Italie méridionale, d'un système de signes spéciaux servant à noter les scholies et les remarques, signes étonnamment semblables aux lettres glagolitiques. D'autre part, le plus ancien des manuscrits connus présentant ce genre de signes (Vat. gr. 2125, *Prophètes Mineurs et Majeurs*, VII<sup>e</sup>-début du VIII<sup>e</sup> siècle) provient des *scriptoria* du patriarcat d'Alexandrie.

Ces traits présentés par les manuscrits grecs d'Italie méridionale, qui était l'un des centres les plus importants de la culture monastique, et l'essai de création dans les premiers monastères égyptiens d'une « cryptographie », d'une écriture secrète sacrée, nous conduit à conclure que la création d'alphabets « missionnaires » nouveaux a pris place dans un milieu particulier du monachisme extérieure à la capitale. C'est là que, pendant plusieurs siècles (du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup>), ont pu se maintenir et se perpétuer les principes de création d'alphabets sacrés nouveaux. Telle est aussi la conclusion à laquelle nous aboutissons au terme de notre analyse des principes suivis pour l'ornementation des textes « missionnaires ». Comme les manuscrits grecs d'Italie méridionale, ces textes gardèrent longtemps une iconographie et une ornementation archaïques, alors même que la plupart des *scriptoria* byzantins s'orientaient sur les innovations apparues après la querelle des images dans les *scriptoria* de Constantinople. Aussi pensons-nous que Byzance possédait un type particulier de culture monastique qui resta étranger à la capitale. Cette culture était conservatrice, gardienne de la « sagesse » théologique chrétienne et, en particulier, des principes de création des alphabets « missionnaires ».

*Musée Historique d'État de Moscou*  
(Traduit du russe par Jean Breuillard)

